



HAL
open science

**Oissila Saaidia (dir.), Vivre au temps du Covid-19.
Chroniques de confinement : regards de chercheurs
depuis la Tunisie**

Katia Boissevain

► **To cite this version:**

Katia Boissevain. Oissila Saaidia (dir.), Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie. Ibla, 2021, 84 (1), pp.167-173. halshs-04553093

HAL Id: halshs-04553093

<https://shs.hal.science/halshs-04553093>

Submitted on 19 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

IBLA, 2021, vol. 84, n° 1, 167-173.

Oissila Saaidia (dir.), *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*¹

Katia BOISSEVAIN, IDEMEC, CNRS, AMU

Vivre au temps du Covid-19 vient prendre place parmi l'ensemble des expériences « d'archives du confinement » qui ont proliféré à travers le monde, dès le lendemain des confinements stricts mis en œuvre pour lutter contre l'épidémie de Covid-19. Cependant, il s'en distingue clairement. Aussi, avant de se pencher sur le contenu, je décrirai brièvement ce qui différencie ce projet des autres.

En ce printemps 2020, au fur et à mesure que le monde se fermait, le souci de collecter, d'archiver, l'impératif de « laisser trace » se sont faits ressentir. La raison sous-jacente était de permettre aux historiens du « monde d'après », s'il advenait un jour, de saisir ce qui était en train de se passer. L'interprétation était reportée à plus tard, car, devant la force de l'événement, celle-ci était pour l'heure hors de portée. Dans le même temps, tous étaient conscients du bénéfice instantané que la mise par écrit allait produire. Se projeter dans une séquence temporelle ultérieure était un effort en soi, mais un effort salutaire, puisque la simple

projection agissait déjà comme un soulagement, une sorte de baume.

Vivre au temps du Covid-19 is one of a series of “lockdown archives” experiments that proliferated around the world in the aftermath of the strict containment measures implemented to fight the Covid-19 epidemic. So, before looking at the content, I will briefly describe what makes this project different from others.

In the spring of 2020, as the world closed down, the need to collect, to archive, the imperative to “leave a trace” was felt. The underlying reason was to enable the historians of the “world after Covid-19”, if it ever came to pass, to grasp what was happening. Its interpretation was put on hold because, given the force of the event, as it seemed out of reach for the time being. At the same time, everyone was aware of the instantaneous benefit that writing it down would produce. Projecting oneself into a later time sequence was an effort in itself, but a salutary one, since the mere projection already acted as a relief, a kind of balm.

احتل عمل *Vivre au temps du Covid-19* مكانته من جملة تجارب "أرشيف الحجر الصحي" التي انتشرت في أنحاء العالم، على إثر إجراءات الحجر الصحي الصارمة التي وقع فرضها لمكافحة وباء كوفيد-19. ومع ذلك، يبدو من الواضح أنّ هذا العمل مختلف عن بقية التجارب. قبل التركيز في المحتوى، سأصف بإيجاز ما يميز هذا المشروع عن غيره.

في ربيع سنة 2020، وبالتزامن مع إجراءات الغلق، كان هناك حرص ملحوظ على التوثيق وعلى ضرورة "ترك أثر" وذلك من أجل تمكين مؤرخي "الجيل القادم"، إن وجد، من فهم ما كان يحدث. وأمام قوة الحدث تم تأجيل التأويل إلى وقت لاحق، نظراً لصعوبة ذلك حينها. في الوقت نفسه، كان الجميع على وعي بما سيخلفه التدوين من فائدة فورية. أن نتخيل أنفسنا في حقبة زمنية لاحقة هو في حد ذاته مجهود يشكر، بما أنه يوّد نوعاً ما شعوراً بالارتياح.

1. SAAIDIA Oissila (dir.), 2020, *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*, Tunis, IRMC-Nirvana.

Quand tout s'arrête : un an déjà

En France, le président Macron annonçait que nous étions « en guerre ». Sans préciser qu'il s'agissait d'une guerre sans bombes ni réelles pénuries alimentaires, le mot était lâché et le nouveau quotidien semblait rapidement nous diriger vers quelque chose d'inconnu. Il est probable que cette politique de la mémoire ait un rapport direct avec le vocabulaire de la guerre, qui structure grandement le rapport à la mémoire. Très vite, collectivement, nous avons pressenti que les traces dépasseraient de loin l'événement en lui-même, et que cette crise sanitaire provoquerait des effets systémiques et des ruptures de trajectoires importantes, peut-être, des bifurcations heureuses.

En les attendant, et en partie pour mieux les préparer, plus de 1 000 gros projets se sont ainsi constitués dans le monde, à un moment où les institutions patrimoniales, dont les musées au premier chef, furent désœuvrées et ont, de ce fait, réinvesti des logiques professionnelles.

Cependant, dans l'effervescence de la collecte, que la sociologue Sarah Gensburger, spécialiste des politiques mémorielles² appelle le «*Covid memory boom*», la plupart des projets se sont concentrés sur la sphère privée, recueillant tout à la fois des objets³, des lettres, des

carnets, des attestations, voire des rêves⁴.

Vivre au temps du Covid-19 se détache singulièrement de ce paysage. En effet, la collection d'articles proposée dans l'ouvrage collectif de l'IRMC se distingue des autres entreprises de « carnets de confinement » ou de collectes de données sur cette période exceptionnelle. Ce livre d'institut a été pensé et dirigé par Oissila Saaidia dans un double objectif. Tout d'abord, il s'est agi de resserrer les liens d'une équipe de recherche atomisée par l'obligation de rester chez elle ; d'imposer une contrainte de production de texte afin de renouer le fil de la pensée ; de permettre de sortir de l'hébétement et de tendre collectivement vers un autre temps, celui de l'après confinement. En fait, provoquer une dynamique salutaire.

Ensuite, il me semble qu'il s'est agi de prendre à bras-le-corps le bouleversement planétaire, et les dérèglements très intimes qu'il a suscités, et de les transformer en terrain commun, en terreau commun, fertile. L'outil de transformation était le travail : utiliser l'étonnement (dans le sens premier d'être « frappé par le tonnerre ») et le convertir en surplus de connaissance grâce aux questions que les chercheurs et chercheuses de l'IRMC posent à leurs objets d'étude de manière routinière, ces objets auxquels ils et elles n'avaient subitement plus aucun accès. En incitant à observer les modifications au-delà des murs de son logement et en stimulant une réflexivité sur la place des chercheurs de l'institut, même confinés, Oissila Saaidia a

permis à l'équipe de recherche de témoigner de l'épaisseur historique, sociologique et politique de cette crise, dans un cadre qui permettait de s'ouvrir à nouveau sur le monde, ou plutôt, de laisser le monde entrer chez soi.

Au-delà du « pari » ou du « défi » de faire travailler une équipe dans des circonstances exceptionnelles, on peut lire un désir sincère de redonner un sens – en l'occurrence, vers l'avenir –, et d'inventer une manière d'être ensemble par le partage des préoccupations et du travail commun. On imagine qu'il a fallu réussir à se concentrer et à se projeter. Reprendre sa place de chercheur, de chercheuse, pour continuer d'observer les transformations sociales, aussi inédites soient-elles. Sortir de soi. Se ressaisir de sa mission.

On remarquera que l'ouvrage n'a pas la prétention d'analyser la crise de manière globale, ni même nationale. À partir de connaissances scientifiques acquises par la longue durée sur des terrains très spécifiques, il s'agissait de construire une réflexion sur les manières dont ces terrains étaient affectés par l'expérience du confinement strict. Sa lecture nous conforte dans l'idée que la multiplication d'angles, de thématiques et de disciplines aboutit à une image qui, bien qu'incomplète, produit un effet de réalité. À l'instar de Donna Haraway⁵, on peut dire que la « connaissance située » comme « privilège de la perspective partielle » prend ici tout son sens.

2. Elle a notamment dirigé, avec Gêrôme Truc, un ouvrage intitulé *Les mémoriaux du 13 novembre*, Paris, Éditions de l'EHESS « Représentations ».

3. Parmi les initiatives lancées, nous retenons celle de l'équipe du dépôt légal numérique de la BNF, qui a entrepris, dès le 17 mars 2020 – date du début du confinement en France –, d'archiver tous les contenus en ligne en lien avec le Covid et le confinement ; il y a, par ailleurs, l'appel à collecte de documents qui « symbolisent, incarnent, traduisent » le quotidien confiné, lancé par le MuCem le 21 avril 2020 ; ou encore celle des Archives départementales des Vosges qui invitent les habitants, *via* le #mémoiredeconfinement, à envoyer leurs témoignages, récits, photos du confinement.

4. Comme le Museum of London associé au Museum of Dreams dans un projet intitulé « Guardians of Sleep ». [En ligne : <https://www.museumofdreams.org/guardians-of-sleep>].

5. HARAWAY Donna, 1988, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, autumn 1988, [En ligne : <https://doi.org/10.2307/3178066>].

Aussi, l'ouvrage de l'IRMC n'est pas une collecte des « traces du confinement ». C'est une mise en lumière de ce qui était en train de s'arrêter et de se modifier dans les replis de la société : partir du devenir du secteur informel, comme le ramassage de déchets, jusqu'aux drames provoqués par le suspens des voyages internationaux de patients soignés dans les cliniques privées, en passant par les difficultés des travailleurs immigrés irréguliers, l'augmentation des charges de travail pour les femmes confinées, l'interruption des cérémonies d'obsèques, pour aboutir à la redynamisation de la critique politique.

L'ouvrage est organisé en trois parties chronologiques. Une première partie compile les textes rédigés au mois d'avril, une deuxième regroupe ceux arrivés au mois de mai, et ces deux parties sont complétées par des annexes composées de deux chronologies, la première établie au niveau mondiale, par Claude Prudhomme, historien de l'Université de Lyon 2, tandis que la seconde, à l'échelle tunisienne, a été écrite par Khaled Jomni, documentariste à l'IRMC. Cette chronologie s'interrompt le 19 mai 2020, au moment où l'État met en œuvre une stratégie de sortie de crise. Elle sera certainement une source précieuse lorsque d'autres se pencheront sur l'enchaînement des décisions ministérielles en ce début du mois de mars 2020.

L'introduction annonce le souhait de s'adresser aux lecteurs en dehors et au-delà de l'université, de l'académisme, ce qui est effectivement le cas. Pour s'adapter à l'exceptionnalité de la situation, la forme devait accompagner le fond et les auteur.e.s ont été incité.e.s à s'exprimer dans des textes courts, ni scientifiques, ni

journalistiques, mais personnels, en se fondant sur la connaissance précise d'un champ d'étude et d'une question fréquentée depuis de nombreuses années. Ici, ces articles décrivent, sans toujours le vouloir, le lien intime entre la fabrique de la science et la vie très quotidienne. Les articles sont datés, comme un journal intime, détail qui accroît la proximité entre lecteur.rice.s et auteur.e.s. En les découvrant, on se remémore avec plus ou moins d'exactitude, l'état dans lequel on se trouvait soi-même, sa configuration familiale, son impossibilité de travailler, sa boulimie d'information scientifique, de blagues et de contacts virtuels. Dater les articles est, au-delà de la pratique historique, une prise sur le temps, une manière de poser des balises pour accompagner son flux.

Dans la première partie, seuls Marouen Taleb et Marta Luceño Moreno ont écrit deux textes. Les autres chercheurs s'en sont tenus à un. Et puis, au mois d'avril, quatre des chercheurs ont choisi d'écrire deux textes, la dynamique de groupe avait pris, la balle était lancée.

Sans décrire chacune des thématiques analysées, il faut

souligner qu'elles dessinent des situations à la fois discrètes et fondamentales. De nombreux secteurs sont abordés, le politique (de la solidarité aux pratiques népotiques), l'économique, les relations entre centralité et périphéries, la sphère domestique, la collecte des déchets, l'accès au pain et à la semoule, le lien entre la situation dans les villes « de l'intérieur » et le reste du pays, l'industrie de manière générale, le désir physique et ses manifestations à travers la danse, les sexualités hors mariage, les rites de passage contrariés voire empêchés comme le traitement des morts et la perte de repères rituels. Mais aussi, l'accès au savoir, la mal-nommée continuité pédagogique, l'accès aux soins des patients étrangers en Tunisie. Dans l'immédiateté du confinement, ce qui a sauté aux yeux, comme partout, sont les inégalités exacerbées : inégalités sociales, géographiques, ou inégalités de genre dans le cas des violences domestiques ou des emplois de « premières lignes ».

Il apparaît aussi une nouvelle gestion du proche et du lointain. La crise a provoqué une reconfiguration de nos cercles de proximité, de nos pratiques sociales bien sûr, de notre rapport à l'Autre



© RTCI.

dans sa définition même. Kmar Bendana développe cette idée sur le plan international, en notant que là aussi, les rapprochements se réorganisent : « L'actualité contraint à reconsidérer les critères de proximité » (p. 99). La Tunisie se compare volontiers avec l'Italie ou la France ? Elle regarde désormais plus volontiers vers le Maroc, la Mauritanie, la Libye. Son article, « Suspendue entre Berlin et Tunis », qui ouvre le recueil, me rappelle *Lost in translation*, film de Sofia Coppola. Partie à Berlin peu de temps avant le confinement, elle se trouve dans cet entre-deux, en déplacement perpétuel, sans date de retour, à la fois présente à ce qui se passe dans son nouveau lieu de vie, et tendue vers les bouleversements en Tunisie.

Par ailleurs, cette crise redessine les vulnérabilités. Elle en amplifie certaines (les femmes, dont la situation est décrite par Khaoula Matri, les pauvres, au centre des articles de Betty Rouland ou Marouen Taleb) et en dessinent de nouvelles, en les médicalisant et les stigmatisant à la fois (p. 48)⁶. Un article de Jamie Furniss consigne les discours religieux du moment, qui rappellent « la justesse des prescriptions religieuses » (p. 68) en ce qui concerne la propreté et les ablutions, et sonnent comme un rappel à l'ordre.

Un an après le début de la « pandémie mondiale » ce recueil a déjà des airs de livre d'histoire. Des liens se tissent entre des événements distincts et en miroirs inversés : presque dix ans plus tôt,

lors de la révolution tunisienne, un couvre-feu avait également été instauré, mais l'effervescence était alors en marche dans la rue. La crise du Covid a renouvelé l'expérience du couvre-feu, mais celui-ci vient redoubler une interdiction de sortie et un repli sur la sphère domestique. Là où la révolution avait provoqué une désertion des touristes, le Covid a signifié l'interruption brutale du trafic aérien, et comme à Rome, Paris, ou Nouakchott, hôtels et monuments sont demeurés vides de visiteurs. Tout près, les Algériens ont été privés de manifestations du *Hirak* d'un jour à l'autre, avec le sentiment qu'un mouvement social sans précédent avait été confisqué. Dans l'impossibilité de se déplacer à l'été 2020, l'économie touristique tunisienne et tous les secteurs qui en dépendent ont ressenti très durement l'absence de leurs voisins.

Conclusion : L'événement et la production scientifique

Dans le volume de la revue *Terrain* de 2002, publié alors que les cendres des attentats du 11 septembre 2001 étaient à peine tièdes, Arlette Farge⁷ pose la question de la temporalité de l'événement : « [...] l'événement fut toujours ce qui semblait saisir le temps en une contraction intense, donnant une tonalité nouvelle au cours de l'histoire, mais rien ne semble définitivement définir ce que l'on recouvre par ce "ce qui saisit le temps" ».

Étant donné que le confinement strict du printemps 2020 est quelque chose d'inédit par son ampleur, il est difficile de l'appréhender, de le comparer. Il impose de repenser sa méthode,

donc sa place dans le monde, nécessairement modeste mais d'autant plus précise. Encore une fois, il s'agit de privilégier la profondeur de l'analyse aux dépens de l'étendue de la surface couverte.

Et justement, la précision et la profondeur des articles qui composent l'ouvrage interpellent et soulignent tout l'intérêt de nos métiers dans une période où le rôle des sciences humaines et sociales est remis en question de manière répétée.

Face à l'inédit, peut-on imaginer un lien entre l'étonnante réactivité de l'IRMC et le fait que cet institut et son équipe avaient déjà, il y a dix ans, traversé une situation de sidération comparable ? Les institutions ont-elles une mémoire ?

Parfois, l'événement est « vécu comme un choc si traumatique qu'il semble parfois arrêter le temps »⁸. Ce livre a voulu dépasser ce choc, lui donner immédiatement sa place, l'intégrer au déroulé de la vie individuelle des chercheur.e.s et de l'histoire plus large.

En me promenant dans les rues vides de Marseille lors de ce drôle de printemps, des banderoles avaient fleuri aux balcons, tantôt politiques, tantôt poétiques, parfois les deux, comme celle-ci : « Maintenant qu'on a le temps, on le garde ». Ainsi, la crise du Covid va jusqu'à reconfigurer le temps, cette forme de sensibilité, ce cadre de connaissance. Il reconfigure non seulement le temps immédiat, mais aussi le rythme, le tempo, la manière dont il passe, fuit ou stagne, et l'on en vient à s'interroger sur le temps historique : les bornes du XX^e siècle ont-elles été modifiées par un virus ? 1918-2001 ou 1918-2020 ?

6. Dans l'article « La moralisation du Covid-19 », Jamie Furniss souligne « [...] la manière dont le Covid-19 contribue à pathologiser l'obésité en fournissant des alibis médicaux à sa stigmatisation sociale [...] » (p. 48).

7. FARGE Arlette, 2002, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, 69-78.

8. *ibid.*, 69.